

« Dans la terreur »

Nouvelle de Mahip Singh
Traduite du hindi par Annie Montaut
Publié dans le numéro 13 de *Siècle 21* en 2008

Mahip Singh (né en 1930), de langue maternelle panjabi, écrit surtout en hindi, dont il a enseigné la littérature au Khalsa College de Delhi. Editeur de la revue trimestrielle *Sanchetna* (conscience vivante) depuis 1967, et d'un numéro spécial de la revue *Adhar* sur le courant *Sachetan Kahani* (la nouvelle de conscience éveillée), il n'a pas formellement adhéré au courant dominant des années soixante et soixante-dix qu'est la *Nayi Kahani* (nouvelle nouvelle) mais s'en rapproche par le goût du point de vue détaché et objectif, le refus de l'esthétisation, la volonté de prendre en compte sans jugement de valeur la totalité du contexte social et politique comme constitutif du sujet parlant. Outre son important ouvrage sur la poésie de Guru Gobind Singh, il a surtout écrit des nouvelles, réunies en recueils (*Les hiboux du grand jour*, *Un peu, combien*, *Que de relations*) et un roman (*Cela non plus*, 1976)

Linguiste, spécialiste de langue et de littérature hindie, **Annie Montaut** enseigne à l'Inalco. Outre des ouvrages sur le hindi (*Hindi Grammar*, Lincom Europa, Indo-European Linguistics, Munchen 2004 ; *Le hindi sans peine*: méthode quotidienne Assimil , avec Akshay Bakaya, 1994), elle œuvre pour faire connaître la pensée indienne(Ashis Nandy, *L'ennemi intime: perte de soi et retour à soi sous le colonialisme* , trad. de l'anglais, Fayard, 2007). Seule ou en collaboration, elle a traduit des romans et nouvelles contemporains de Jainendra Kumar, Nirmal Verma, Kedar Nath Singh, Krishna Baldev Vaid, Alka Saraogi. Elle a confié à *Siècle 21* plusieurs nouvelles (N° 1, Krishna Baldev Vaid ; N° 6, Mohan Dass Nainisharay) ainsi qu'un hommage à Nirmal Verma (N° 8) et un texte en marge du livre sur l'eau au Rajasthan, d'Anupam Mishra(N° 9).

Dans la terreur¹

(Nouvelle)

Mahip Singh

Traduite du hindi par Annie Montaut

Juste en face de Hashmi est assis Harjit. A droite de Harjit, Lobo, et à sa gauche, Sharma. La place de Varma n'est pas fixe. Tantôt il est à gauche de Sharma, tantôt à droite de Lobo. Le bureau est un quatuor, ou plutôt un quintette. Janav Iqbal Hashmi, Sardar Harjit Singh, Mister John Lobo, Pandit Ragnath Sharma, et Mr B.R. Varma, mais ... B.R., qu'est-ce que ça veut dire?² Alors que les autres noms sont accompagnés du prénom, pourquoi de simples initiales pour Varma ? Il est vrai que personne n'y peut rien. C'est lui qui a choisi de se faire appeler B.R.

¹ Titre original « *Saheme hue* », 1980.

² Les mots qui précèdent les noms propres sont des appellatifs polis, signifiant tous « Monsieur », mais chacun lié à une culture religieuse spécifique (Janav pour les musulmans, Sardar pour les sikhs, Mistar pour les chrétiens, Pandit pour les hindous). Sardar et Pandit peuvent être suffixés de la particule honorifique *ji*.

Quand les cinq personnages ouvrent leur boîte à lunch³, à la première occasion, ils commencent à discuter. John Lobo ouvre parfois le feu en ces termes: « Varma, mon vieux, tu n'es pas plus B.R. que Varma. Tu t'appelles Buddharam Kori, de la caste des tisserands. Du fait que tu es Kori, tu fais partie des castes enregistrées⁴, et en ce moment c'est la super bonne affaire. Mais, mon vieux, jusqu'à quand crois-tu pouvoir cacher ta véritable identité sous le masque de B. R. et de Varma ? Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne dis pas ouvertement: « Je suis Kori et j'en suis fier ».

Bref, on peut dire que tout le temps de la pause déjeuner se passe à débattre de la question. Pendant ces moments-là, Varma expédie avec son bol de légumes l'histoire complète des aryens et des non aryens. Il se lance dans une conférence en règle sur la conspiration consistant à ériger en intouchables un certain nombre de gens, au nom du système des castes : « Moi, j'écris mon nom B.R. Varma. Et mon fils écrira sans hésiter le sien Brahma Kumar Sharma », ajoute-t-il en adressant un sourire à Ragunath Sharma.

La séance est close. Hashmi extrait de son tiroir de la cardamome et de la noix d'arec qu'il distribue à tous, et tout le monde regagne son bureau.

Que ce quintette soit composé d'un hindou, d'un musulman, d'un chrétien, d'un sikh et d'un harijan, cela ne veut pas dire que le bureau soit le quelconque promoteur d'un sentiment d'unité nationale. Il faut voir cet assemblage plutôt comme une coïncidence.

Ce bureau est un important institut qui a pour vocation de publier des livres. La direction principale est à Bombay, la direction du secteur nord-ouest à Delhi. Comme l'institut publie des ouvrages en diverses langues, chaque langue a son éditeur. Pandit Ragunath Sharma pour le hindi, Janav Iqbal Hashmi pour l'ourdou, Sardar Harjit Singh pour le panjabi, et Mister John Lobo pour l'anglais. Auparavant, l'institut appartenait à une société britannique. Maintenant il est entièrement dirigé par les Indiens. Mais l'actuel directeur poursuit fidèlement la tradition que lui ont inculquée les Anglais. Sans doute est-ce aussi un trait de cette tradition que, selon les dirigeants, seul un brahmane est capable de s'occuper du hindi, seul un musulman peut s'occuper de l'ourdou et un sikh du panjabi. Quant à l'anglais, il est hors de la portée d'un Hindoustani bon teint. Pour ça il faut un Britannique. Sinon, un Anglo-indien. Et sinon, au moins, un chrétien.

Il y a certes eu du changement. Avant, l'éditeur du hindi était un pandit portant *kurta-dhoti*, la mèche nouée dans les règles de la tradition, le front barré de la triple ligne de santal ; de même, l'éditeur de l'ourdou était l'incarnation même du mollah et celui du panjabi, le portrait même de l'érudit sikh⁵. De telles marques extérieures n'ont plus cours aujourd'hui. Maintenant les gens sont moins protocolaires. Sauf qu'il suffit de regarder Sharma, Harjit et Lobo pour savoir qu'on a affaire à un hindou, un musulman et un chrétien. En ce qui concerne Harjit, c'est encore autre chose. Son turban bordeau est une véritable profession de foi : il appartient à la secte sikh des Khalsa. Mais dans tout ça, nul doute qu'ils sont tous les cinq des personnes à l'esprit ouvert. Quelle meilleure preuve de leur ouverture d'esprit que leur amitié réciproque? Ils se rendent régulièrement visite, prennent le thé l'un chez l'autre. Régulièrement tous les cinq ouvrent leur boîte à lunch sur le bureau d'Hashmi. Là encore leur largeur d'esprit épouse alternativement des voies étroites et tortueuses, ou bien la grande avenue de la simplicité.

³ *Tiffin*, boîte en métal à compartiments que beaucoup d'Indiens utilisent pour les repas pris hors de chez eux.

⁴ En anglais SC ou Scheduled Cast, correspondant dans la terminologie administrative moderne aux hors caste traditionnellement chargés des besognes les plus polluantes. Gandhi les a réhabilités en leur donnant le nom de Harijan « enfants de Dieu ». Les SC bénéficient, en vertu de la Constitution indienne, de places réservées dans diverses institutions (universités, fonction publique), ce qui est perçu par les autres groupes comme un privilège indu.

⁵ Le pandit (cf. note 2), comme le mollah (hindi *maulvi*) et le *gyāni* (traduit par « érudit sikh ») sont des clercs lettrés, chacun dans sa culture religieuse.

La situation ne manque pas de piquant. Sharma prend dans la boîte des autres des condiments et de la salade - concombres, carottes, radis, oignons, etc. Dans la boîte d'Hashmi, c'est le plus souvent des brochettes, et dans la boîte d'Harjit, une friture de foies de mouton. Hashmi mange les foies d'Harjit, et Harjit mange les brochettes de Hashmi. Ce en quoi ils enfreignent quelque peu les préceptes de leur religion respective, car les brochettes d'Hashmi sont préparées avec de la viande de mouton tué rituellement et pour les sikhs il est interdit de consommer de la viande d'animaux tués de cette manière. Parallèlement, les foies d'Harjit sont des foies de moutons décapités, et les musulmans n'ont pas le droit d'en manger. En dépit de cette convivialité, Hashmi et Harjit sont toujours habités d'un doute, en leur for intérieur. Dans sa largeur d'esprit, Harjit va jusqu'à consommer des brochettes de mouton tué selon la loi du Prophète, mais pas question de manger du bœuf. Et de temps en temps, il explique à son cher Hashmi : « Tes brochettes sont un tel délice que je n'arrive pas à m'en passer. Mais ne t'avise pas d'y mettre du bœuf pour me faire pécher! ». De son côté, Hashmi est également d'une méfiance extrême sur un point : il prend du foie dans la boîte à lunch d'Harjit, parce que, pour lui, le foie de mouton a le même goût, qu'il ait été tué selon la loi du Prophète ou décapité. Mais il ne peut absolument pas consommer de porc. « Dire qu'il y a des êtres humains qui mangent du cochon ! Quelle horreur ! » s'exclame-t-il fréquemment en arabe.

Entre Lobo et Varma, jamais de dispute d'ordre alimentaire : Lobo mange de tout. En fait, sa boîte à lunch n'intéresse personne, parce qu'elle contient des sandwiches tantôt à la tomate, tantôt au fromage, et parfois au jambon. Quant à Varma, il hésite à se servir dans les boîtes des autres. Il apporte de la salade en abondance et la dépose au milieu de la table, sur un papier journal. Tout le monde en prend. Harjit et Hashmi mettent de temps en temps un peu de leurs brochettes et de leurs foies dans la boîte de Varma.

Un jour, Harjit prit Hashmi à témoin : « Mon cher Hashmi, le journal d'aujourd'hui parlait encore des heurts entre les sunnites, et les chiites à Lucknow. Je ne comprends pas le pourquoi de ces bagarres, en fin de compte, entre sunnites et chiites. La nouvelle venait de paraître dans le journal du matin et tous l'avaient lue. Maintes et maintes fois, le sujet avait été abordé dans le groupe, parce qu'une ou deux fois par an on trouvait immanquablement ce genre d'information dans les journaux. Hashmi avait plusieurs fois expliqué les antécédents du conflit, mais personne ne s'en souvenait. Et chaque fois que les journaux relaient quelque incident, on reprenait la question à zéro.

Cette fois-ci, au lieu de répondre, Hashmi demanda : « Et toi, explique-nous ce que c'est que ce conflit entre Akalis et Nirankaris⁶. En quelques siècles, combien y ont laissé leur peau ? »

Sharma, Varma et Lobo se tournèrent tous trois vers Harjit. A cette époque, tous les journaux parlaient de la lutte entre Akalis et Nirankaris. Harjit voulut répondre, mais il ne sut quoi dire, pris ainsi à brûle pourpoint. « Le fond du problème est plutôt long à expliquer. Un jour, je vous en parlerai en détail », dit-il simplement.

Sharma n'est pas un fervent de ces controverses. Seuls son regard, ses haussements de sourcils, ses jeux de physionomie, ses mouvements de cou d'avant en arrière et de droite à gauche expriment ses réactions personnelles. « Harjit a raison, dit-il. Comment savoir qui a semé la graine de la discorde dans notre histoire, et quand et pourquoi? Et depuis quand nous récoltons le fruit de cette semence? La récolte est longue, et elle n'est pas finie. L'homme est voué à la guerre. Celui qui se bat tout seul, on en fait un émeutier, un voyou un vaurien. Celui qui fonde sa secte ou son parti pour faire la guerre, lui, au contraire, on le

⁶ Deux « sectes » rivales chez les sikhs. Le texte est écrit en 1980, date où débute la montée des tensions au Panjab entre hindous et sikhs, tension qui aboutira en 1984, après des années de quasi guerre civile, à l'attaque du Temple d'Or sikh par l'armée indienne.

proclame patriote, défenseur de la loi hindoue, croisé du Prophète. On le couvre d'honneur. Qui résisterait à cette gloire ? »

« Parfaitement, ce sont les séductions de la gloire qui entraînent les haines collectives - pas des haines personnelles mais des haines de groupe à groupe. Un groupe empêche l'autre d'habiter son village, de puiser au puits commun, d'aller au temple, comme si l'ombre de son fantôme allait souiller les lieux sacrés », enchaîne Varma, qui, comme d'habitude, s'excite de plus en plus à mesure qu'il parle.

Ces derniers temps, les journaux ne parlent que des émeutes communautaires. A Moradabad, on avait envoyé un cochon là où se réunissaient les fidèles pour les prières de l'Aïd. A Bénarès, on avait trouvé de la viande de vache dans un temple, et dans une mosquée d'Allahabad, du porc⁷..

A Delhi aussi, il y a eu des incidents sporadiques. Le couvre-feu a été déclaré à Ballimaran, où réside Hashmi. Et aussi à Turkman Gate, où habite Harjit. Il n'y a plus que Lobo et Varma qui peuvent se rendre au bureau. Sharma a dû aller voir son frère à Chandosi pour quelques jours. Les émeutes ont tellement mis ce district à feu et à sang qu'on n'a plus aucune nouvelle de là-bas.

Depuis des années et des années, Harjit va tous les soirs se prosterner au *gurdwara* de Shishganj⁸. En quarante-sept, il était encore dans le ventre de sa mère, quand ses parents et ses frères et sœurs aînés étaient arrivés à Delhi, fuyant Gujranwala pendant l'exode. Que de jours d'angoisse, que de nuits de terreur, pour la pauvre femme enceinte, avant d'atteindre enfin Delhi. Durant des jours et des jours encore, la famille avait erré dans la ville, se nourrissant à la soupe populaire offerte dans le *gurdwara*. Par la suite, le père avait acheté à Turkman Gate une maison dont le propriétaire était tellement impatient de partir pour le Pakistan qu'il la vendait pour une bouchée de pain. Depuis la famille n'a pas bougé. Mais la maison a complètement changé d'allure : le père et les grands frères d'Harjit en ont fait une résidence tout à fait attrayante. Seulement, dans ce quartier, il y a grande abondance de musulmans. La famille du Sardar-ji jouit certes d'une grande considération dans les ruelles alentour. Mais, chaque fois qu'il y a vent d'émeutes et de bagarres dans un coin du pays, les vieilles angoisses profondément enfouies reviennent les submerger.

Ces temps-ci, Harjit doit faire des détours pour se rendre au *gurdwara*. Quand les nouvelles des émeutes sont vraiment inquiétantes, Harjit se met à porter un petit poignard sous sa chemise.

Quant à Hashmi, il vient d'Allahabad. Au moment de la Partition, il avait trois ou quatre ans. Un certain nombre de ses proches habitent au Pakistan, où ils sont partis au moment de la Partition. Une fois diplômé de l'université d'Allahabad, et sa maîtrise d'ourdou en poche, Hashmi est parti à Delhi en quête de travail. Il a commencé par travailler des années durant dans des journaux ourdous plus ou moins obscurs avant de se trouver un bon poste dans cette maison d'édition. Depuis des années, il habite un deux pièces dans un immeuble suintant d'humidité à Ballimaran, dédale de ruelles nauséabondes. Mille et une fois il a eu envie de prendre lui aussi un appartement dans quelque quartier moderne, à Delhi: ses enfants pourraient faire leurs études dans une bonne école privée, sa femme mènerait une existence un peu différente de celle des femmes de là-bas, qui passent leur vie derrière leurs pardahs de toile grossière à mâcher le bétel qu'on vend là-bas, et à échanger des propos vulgaires. Mais il est toujours dans la même ruelle, il mène toujours la même vie. C'est qu'il a l'impression, bizarrement, d'y être en sécurité. S'il prenait un appartement dans un quartier comme South Extension, Lajpat Nagar, Hauz Khas, Green Park, proches

⁷ « Cette » époque renvoie à la montée des tensions entre hindous et musulmans, consécutive à la guerre entre Inde et Pakistan (1971) à propos de la partie orientale du Bengale alors formant le Pakistan Oriental, devenue aujourd'hui le Bangladesh.

⁸ Le *gurdwara* est le lieu de culte des sikhs.

du bureau, son voisinage hindou et sikh serait toujours sur la défensive à son égard, se dit-il. Quant à sa femme, Nasrin, les femmes des quartiers cossus ne se lieraient pas aussi facilement d'amitié avec elle que ses voisines de Ballimaran. Ses enfants aussi resteraient toujours à l'écart des autres. Les rues de Ballimaran ne sentent pas la rose, c'est certain, mais les quartiers résidentiels ont quelque chose d'étouffant qui les opprimerait tout le temps, lui et sa famille.

Aujourd'hui, c'est-à-dire quelques jours plus tard, notre quintette est à nouveau au complet. Sharma est revenu de Chandosi. Il a le visage tendu et soucieux.

« Comment ça va de ton côté? » lui demande Lobo. A quoi il répond d'une voix rauque : « Comment ça pourrait aller? On a bien fondé l'Etat pakistanais, mais aujourd'hui les slogans pro-Pakistan ont tout l'air de revendiquer la création d'un autre Pakistan. Les mosquées se sont transformées en dépôts d'armes blanches et en véritables poudrières. Les agents pakistanais organisent des émeutes dans tous les coins. Et le plus triste, c'est qu'ils trouvent asile chez les musulmans d'ici. Les émeutiers affrontent ouvertement la police et l'armée, et avec des mitraillettes et des pistolets automatiques. D'où ils les sortent, ces armes? »

Ces paroles jettent un froid et provoquent un silence gêné. Varma, Harjit, Lobo regardent tous Hashmi du coin de l'œil comme s'il portait plus ou moins la responsabilité des horreurs relatées par Sharma.

Hashmi reste silencieux. Et continue à manger sans mot dire.

« Vous ne trouvez pas ça bizarre aussi, dit Varma, que de tous les côtés on tombe à bras raccourcis sur les harijans ? En pays marathe, ils encaissent les coups des hindous de caste, parce qu'ils sont intouchables. Dans le coin de Moradabad, les musulmans mettent le feu aux quartiers harijan, parce qu'à leurs yeux on est hindous ».

« Et ça, vous avez tous dû lire la nouvelle dans les journaux, dit Lobo. En Assam, des fanatiques hindous se sont emparés d'un commissaire de police et l'ont tellement tabassé qu'il en est mort ».

Tous alors de se tourner vers Lobo.

« Quelle barbarie! » continue-t-il comme en aparté. « Un commissaire de police musulman, à la recherche d'un ami à lui hindou, était allé dans la cour d'un temple. Des gens l'ont reconnu: Hé ! Il est musulman, celui-là! Alors, ils lui ont tapé dessus et tellement bien tapé dessus qu'il y est resté ».

Tous alors de regarder Sharma, comme s'il détenait toute l'explication du meurtre du commissaire musulman.

Ils terminent leur repas. Aujourd'hui, les crudités apportées par Varma sont restées intactes. Sans doute aucun d'entre eux n'a-t-il prélevé le moindre morceau de radis ou d'oignon. Aujourd'hui, il se trouve aussi qu'Hashmi a mangé ses brochettes tout seul, et qu'Harjit a mangé son foie tout seul.

Ces derniers temps, on assiste à un rapprochement sensible d'Harjit et Hashmi. Turkman Gate et Ballimaran sont à deux pas. Souvent ils rentrent ensemble le soir, tous les deux. Ils descendent du bus au Fort Rouge et prennent la direction de Chandni Chowk. Harjit s'arrête au *gurdwara* de Shishganj pour aller se prosterner, et Hashmi continue. Comme ils habitent à deux pas l'un de l'autre, ils ont le sentiment de pouvoir compter l'un sur l'autre.

« Dans tous les pays du monde, l'existence des minorités est mal protégée, dit Hashmi. On ne sait jamais si un beau jour, les communautés majoritaires, prises de folie pour une raison ou pour une autre, ne vont pas tomber sur le dos des minorités ».

Propos qu'Harjit ne peut que confirmer : « Et quand on vient d'une communauté peu nombreuse, il n'y a même pas moyen de trouver un bon travail. Tu ne peux pas savoir comme il m'a fallu me démener pour dénicher ce boulot ».

Ce jour-là, Hashmi invita Harjit dans son bureau après le déjeuner.

« Mon vieux Harjit, j'ai besoin de ton avis ».

« Vas-y! » fit Harjit, voyant Hashmi un peu inquiet.

« J'ai reçu une lettre du village, de mon père. Ma mère est très malade ... Autant dire que c'est les derniers moments. Avant de mourir elle voudrait me revoir. Je me dis que je vais prendre deux ou trois jours de congé ».

« Eh bien, oui! Vas-y. Il n'y a pas de quoi se ronger les sangs. D'ailleurs, il te reste des jours de congés à prendre ».

« Ce n'est pas la question des congés, mais tu sais ... avec ces troubles de tous les côtés ... » poursuivit Hashmi d'une petite voix hésitante.

« Bon, il y a de la bagarre, c'est sûr. Mais pas au point que tu te fasses tant de souci. Ces jours-ci, la situation s'est améliorée, et maintenant on a même posté l'armée aux points les plus chauds », dit Harjit.

« C'est vrai », rétorqua Hashmi après un temps. Mais il arrive aussi que les gens arrêtent les trains en marche et ça y est, c'est le carnage ».

Harjit s'aperçut que la sueur perlait au visage d'Hashmi.

« Mais non! Ça ne va pas jusque là. Ce n'est pas comme en 1947. On n'a jamais encore entendu dire que les émeutiers arrêtaient les trains pour étripier les voyageurs. Ecoute, voilà ce que tu vas faire. Ne voyage pas par le train de nuit. Tu dois aller à Allahabad, hein? Prends le Kalka Mail. Il part tôt le matin. Tu es arrivé à Allahabad dans la journée »..

Hashmi marqua un temps de réflexion. Puis il reprit :

« C'est plus compliqué. Notre village est à une trentaine de kilomètres d'Allahabad. Il faut prendre un bus d'Allahabad. Et tu connais la situation à Allahabad. Le temps d'arriver à la gare routière et tu peux très bien te retrouver avec un couteau entre les deux épaules. Et ton compte est bon ».

Et tous deux de s'absorber clans leurs pensées. Ils restèrent longtemps ainsi. Hashmi n'alla pas au village. Dans le groupe, personne ne lui demanda des nouvelles de sa mère. Tout le monde savait bien qu'elle était gravement malade, mais personne n'osait lui poser de questions.

La pause déjeuner les retrouve fidèlement réunis, au même endroit, devant les mêmes plats qu'auparavant, mais allez savoir pourquoi, c'en est fini ou à peu près du collectivisme alimentaire. Varma apporte bien toujours ses crudités qu'il dépose au beau milieu de la table sur un papier journal déplié. Et les autres se servent sans conviction d'un quart de bout de radis. Mais chacun mange le repas qu'il a sorti de sa boîte à lunch. Comme si la nourriture des autres était empoisonnée.

On ne bavarde plus comme avant non plus, maintenant. Une chape de silence est tombée sur les lieux. En général, c'est Lobo qui brise la glace : « Vous savez, les amis, les conflits entre hindous et musulmans, ce n'est pas drôle non plus pour nous les chrétiens. Les musulmans nous prennent pour des hindous et ils nous lardent de coups de couteaux. Les hindous nous prennent pour des musulmans et ils nous coupent la gorge. Le temps qu'on parle - qu'on dise qui on est - et on est éventré. On n'a même pas l'occasion de s'expliquer ».

A ces mots, c'est une telle hilarité dans la pièce que tous les murs en résonnent.

La date de la foire aux livres de Patna se rapproche. L'institut y occupe une place relativement importante. Comme Varma s'occupe du département des ventes, il est parti une semaine à l'avance. Sharma, Harjit, Hashmi, Lobo ont aussi été mandatés pour y aller. Leurs places ont déjà été réservées en première classe, sur l'*Upper India Express*. Leurs quatre couchettes sont dans le même compartiment, à la satisfaction générale. On va vraiment faire la fête toute la nuit. Harjit a prévenu tout le monde: « Les copains, ne prenez pas votre repas

chez vous. Amenez-le dans le train. Le départ est à 8h 10 du soir. Après Gaziabad, à nous la fiesta ! Entre copains ! En bonne démocratie! Lobo apportera une bouteille. Varma, le maître de la salade, n'est pas des nôtres, ça ne fait rien. Sharmaji, c'est toi qui t'en occupes. Hashmi, mon vieux, écoute, il faut des brochettes en quantité suffisante. Quant à moi, Harjit Singh, j'amènerai au moins une livre de foie ».

Aujourd'hui encore les journaux ne parlent que des émeutes et des violences. Un couvre-feu de vingt-quatre heures a été déclaré à Aligarh. L'armée patrouille dans toute la ville. Les émeutiers ont mis le feu à on ne sait combien de maisons et de boutiques et n'ont laissé qu'un tas de cendres. On a retiré des quantités de cadavres carbonisés des décombres. Toute la ville est plongée dans la terreur.

C'est Sharma qui arrive le premier à la gare. Peu après arrive Hashmi. Ils s'installent l'un en face de l'autre dans le compartiment. « Cette foire aux livres n'aura aucun succès, dit Sharma. En temps normal déjà, qui irait acheter des livres ? Et par les temps qui courent, les gens n'osent pas s'aventurer hors de chez eux ».

Hashmi allume une cigarette et se met à fumer. De sa banquette il regarde le quai avec insistance. Aujourd'hui il n'y a pas foule. Et Hashmi ne peut s'empêcher de dévisager les gens qui vont et viennent, cherchant sans s'en rendre compte à distinguer qui est musulman, qui est hindou.

Lobo et Harjit arrivent en même temps. Tous les quatre sont au rendez-vous. Ils ne dissimulent pas leur joie. « En allant de chez moi à la gare, dit Lobo, j'avais l'impression que les soldats étaient postés de loin en loin exprès pour me saluer. A Lajpat Nagar, aucun *rickshaw* ne voulait me prendre. Ils disaient tous : là-bas, il y a le couvre-feu ».

Il reste encore un petit quart d'heure avant le départ du train. Harjit est sur le quai faiblement éclairé. Il fait une chaleur étouffante.

Au coup de sifflet du chef de gare, il rentre dans le compartiment et s'installe à côté d'Hashmi. Tous les quatre demeurent silencieux. La grande nouvelle d'aujourd'hui, c'est les troubles d'Aligarh. Les journaux du soir rapportent que la tension s'aggrave aussi dans les districts voisins. Ils ont posé le journal sur la tablette entre les deux fenêtres du compartiment. .

« Hier, précise Harjit, les émeutiers sont rentrés dans une maison d'Aligarh. Il n'y avait à cette heure-là qu'un vieillard ... et une petite fille de sept ou huit ans. Ils les ont tous les deux criblés de coups de couteaux et laissés morts sur place. Mon père raconte que pendant les violences de 1947, les émeutiers passaient au fil du poignard les petits enfants. Est-ce qu'on va voir tout ça recommencer? »

On aurait dit que tous les fronts se couvraient de sueur. Le train s'ébranle. Il quitte lentement le quai de la gare. Quand il franchit le pont de la Yamuna, Hashmi se lève, va fermer la porte du compartiment et met le verrou. Et tout le monde se plonge dans ses lectures.

Quelqu'un frappe à la porte. Lobo ouvre. C'est le contrôleur qui vient pour les billets et qui demande : « Où désirez-vous prendre votre thé du matin ? »

« A Kanpur », répond Lobo.

« Non, dit Harjit. Le train arrive à Kanpur à quatre heures au plus tard. Faites-nous porter le thé à Fatepur, s'il vous plaît . »

«Bien Monsieur ». Et le contrôleur quitte le compartiment.

Hashmi se lève pour refermer le verrou de la porte.

A la sortie de Gaziabad le train prend de la vitesse. Alors Lobo sort la bouteille de son sac et la pose sur la table : « Ça n'a pas été évident de m'arranger pour la bouteille aujourd'hui. J'avais oublié que c'était un jour sans alcool ».

Sharma ouvre sa boîte métallique à compartiments superposés, avec la salade dans celui du haut. Harjit et Hashmi en font autant. Lobo ouvre la bouteille et verse dans chaque verre un fond de whisky. Harjit remplit d'eau les verres.

Et tout le monde de trinquer, et de boire.

A la troisième gorgée, Sharma prend Hashmi à partie : « Hashmi mon vieux, ne le prends pas mal, mais les musulmans ne peuvent pas servir avec loyauté ce pays ».

Ni Harjit, ni Lobo n'apprécient pareille intervention vu les circonstances. Quant à Hashmi, il reste muet. Puis il descend son restant d'alcool et repose son verre sur la tablette. « Sharma, si tu permets, je peux te dire une chose? Ce pays qu'est-ce que c'est? Les cours d'eau? Les montagnes ? La terre. Non. Ce n'est pas ça, le pays. Le pays, c'est les hommes qui l'habitent... Toi ... Toi qui te proclames hindou. Les hindous nous haïssent et cette haine est bien ancrée dans leur cœur ».

Lobo remplit les verres une seconde fois.

« Ecoute, dit-il. Sharma ne nourrit aucune haine envers Hashmi, et Hashmi ne risque pas de jamais trahir Sharma Mais il suffit d'être plongé dans un climat religieux pour se métamorphoser, toi, moi, tous. C'est ainsi qu'Harjit est un Akali convaincu, et moi, il m'arrive de me souvenir que je suis catholique ».

Harjit liquide son verre d'un trait. « Les amis, pour moi toutes les guerres se valent. C'est la guerre pour le pouvoir et l'argent. L'homme est obsédé par le désir du pouvoir. C'est là qu'il trouve sa satisfaction la plus intime. Et la richesse, elle suit les traces du pouvoir. Maintenant, qu'on se batte au nom de sa religion, ou bien au nom de la patrie, ou bien au nom de n'importe quelle cause plus ou moins rutilante, c'est la guerre, c'est tout. La guerre, et la guerre et la guerre ».

La bouteille est déjà plus qu'à moitié bue. Le train file à pleine vitesse. Lobo fait une pause et change de sujet. Maintenant la conversation roule sur Monsieur Ramani, le PDG de la maison d'édition. Lobo leur rappelle, une fois de plus, que, selon ses diverses sources personnelles, Monsieur Ramani, au début, aurait été engagé dans la société à titre de lecteur d'épreuves. Petit à petit, il s'était fait apprécier des Anglais. A l'époque, il était devenu un des directeurs de la société. Quand les Anglais décidèrent de partir, toutes les responsabilités lui échurent. Et aujourd'hui, *il* roule sur l'or.

Avant Aligarh, le repas est terminé. Jusqu'à présent, il n'a pas encore été question de dormir. Tous préfèrent attendre d'avoir quitté Aligarh. .

A Aligarh, la gare est plongée dans un silence presque total. Sharma est allé baisser la vitre des fenêtres, et tous essaient de voir ce qui se passe dehors. Quelques rares vendeurs de thé font les cent pas, proposant leur thé à grands cris. Le bruit des bottes de quelques policiers résonne dans ce silence de mort.

Quand le train quitte Aligarh, tous poussent un soupir de soulagement et commencent alors à prendre leurs quartiers de nuit. Sharma et Hashmi ont les couchettes du bas, Lobo et Harjit celles du haut. Avant de se coucher, Sharma se lève pour vérifier consciencieusement les loquets et le verrou de la porte du compartiment et éteindre les lumières, à l'exception de la veilleuse bleue.

C'est Lobo qui se met le premier à ronfler. Puis le nez d'Harjit commence sa petite musique. Sharma et Hashmi, qui se tournent le dos, cherchent le sommeil. Qui commence à les gagner à leur tour.

Tout à coup on entend la voix de Sharma : « Hashmi ! Hashmi ! »

Hashmi sursaute brusquement: « Quoi? Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Le train est arrêté ». Sharma essaie de voir quelque chose par la fenêtre.

Hashmi, réveillé en sursaut, appuie sur l'interrupteur pour allumer. Mais, quoi ? La lumière ne s'allume pas. Il s'aperçoit que les ventilateurs du compartiment aussi sont arrêtés et que la chaleur monte. Lobo et Harjit eux aussi sont tirés du sommeil par la chaleur.

Lobo, toujours allongé, demande à Sharma : « Le train est arrêté, ou quoi? »

A quoi Harjit répond: « Eh ! Dis, Hashmi, allume un peu! »

« Il n'y a plus de lumière », lancent Hashmi et Sharma à l'unisson.

Lobo et Harjit descendent de leur couchette. Le train est à l'arrêt. De tous les côtés c'est la nuit noire. Pas même le plus petit scintillement d'étoiles dans le ciel.

Hashmi pousse de l'épaule Harjit, qui est assis à côté de lui: « Tu n'entends pas du bruit? »

Tous concentrent leur attention et tendent l'oreille. Les yeux écarquillés, ils essaient *de* voir quelque chose au loin, dans les ténèbres. Un vague grondement étouffé leur parvient de loin, comme l'écho d'un plus lointain fracas, là-bas.

Lobo se lève pour ouvrir la porte.

« N'ouvre pas, Lobo », lance Hashmi d'un cri.

Dans le compartiment il fait tellement noir qu'on devine à peine la forme des autres. Sharma essaie de regarder en direction de la locomotive, entre les barreaux en fer de la fenêtre. Mais on n'aperçoit que la ligne silencieuse des wagons s'allongeant dans la nuit.

« Descendons, les amis, dit Harjit. On pourra peut-être savoir ce qui se passe exactement ».

« Demandons plutôt au contrôleur et on verra », propose Lobo.

« Restez tranquille et taisez-vous », fait Sharma d'un ton strident.

Ils ont tous l'impression que le vacarme augmente et ne cesse de se rapprocher.

Tout à coup il y a un choc violent. Un objet lourd et dur cogne contre les barreaux de la fenêtre de Sharma et retombe par terre. Le compartiment n'est plus qu'un cri de panique. Sharma et Hashmi se précipitent pour descendre les volets baisser la vitre de leurs fenêtres. Le compartiment est plongé dans une obscurité totale.

Tous les quatre ils entendent distinctement le souffle de leur respiration.

Toutes portes et fenêtres bouclées, le huis clos du compartiment n'assourdit pas cependant la menace grandissante, au dehors, du gigantesque vacarme. Huit mains trempées de sueur et terrorisées se cherchent à tâtons.